LE SCULPTEUR,

OU

LA FEMME COMME IL Y EN A PEU,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE;

Par Madame DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, *le Mercredi* 14 *Janvier* 1784.

Prix, 1 liv. 4 sols.

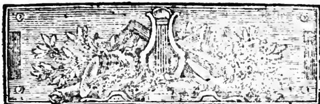


A PARIS,
Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

M. DCC. LXXXIV.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE D'ARTIPHILE.	*M. Duval.*
LE DOUX, Sculpteur.	*M. Beaulieu.*
BÉCARRE, Muſicien.	*M. Volange.*
L'ABBÉ RÉMIFA.	*M. Bordier.*
Mademoiſelle DES BRISÉES, Danſeuſe.	*Mlle. Biſſon.*
DU CISEAU, Sculpteur.	*M. Boucher.*
SUSANNE, Épouſe de le Doux.	*Mlle. Chénier.*
Madame CAQUET.	*Mlle. Prieur.*

La Scène ſe paſſe dans un Attelier.



LE SCULPTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Attelier de Sculpteur.

SCENE PREMIERE.

Madame CAQUET, SUSANNE.

Au lever de la toile, Susanne est occupée à peindre.

Madame CAQUET.

TENEZ, ma voisine, voilà une lettre que vient de me remettre pour vous le Facteur de la petite poste.

SUSANNE, *la mettant dans la poche de son tablier.*

Bien obligé, Madame Caquet.

Madame CAQUET.

Que je ne vous gêne pas.

SUSANNE.

Elle n'eſt pas pour moi.

Madame CAQUET.

N'eſt-elle pas pour Monſieur le Doux ?

SUSANNE.

Oui, Madame.

Madame CAQUET.

Eh bien ! eſt-ce qu'entre mari & femme, on doit avoir des ſecrets l'un pour l'autre ?

SUSANNE.

Auſſi le Doux n'a-t-il rien de caché pour moi.

Madame CAQUET.

Et vous n'oſez l'ouvrir ?

SUSANNE.

Mon mari ne décachète pas les miennes.

Madame CAQUET.

Il a raiſon ; mais, s'il n'a rien de caché pour vous, vous pouvez voir ce qu'on lui écrit : peut-être eſt-ce une affaire preſſée, peut-être exige-t-elle une prompte réponſe ?

SUSANNE.

Le Doux eſt ici ; il va bientot deſcendre, & je la lui remettrai.

Madame CAQUET.

Ah ! ma pauvre voiſine, ma pauvre voiſine !

SUSANNE.

Que voulez-vous dire, Madame ?

Madame CAQUET.

Si la plûpart des femmes sont trompées, elles le méritent bien.

SUSANNE.

Cela se peut, Madame.

Madame CAQUET.

Comme on endort aisément une jeune femme!

SUSANNE.

Voulez-vous bien m'expliquer, Madame Caquet, ce que veulent dire tous ces demi-mots? Est-ce à moi qu'ils s'adressent?

Madame CAQUET.

Vous? Bon! vous avez un mari trop sage.

SUSANNE.

On ne peut être plus heureuse que je le suis.

Madame CAQUET.

C'est ce que tout le monde dit: cette pauvre petite Madame le Doux, qu'elle doit être contente! Au bout d'un an & plus de mariage, son époux est toujours aussi empressé, aussi amoureux que le premier jour. Ce n'est pas de ces mauvais sujets qui n'ont pire maison que la leur; qui abandonnent leurs femmes, leurs ménages, & vont s'enfermer toute la journée, & souvent une bonne partie de la nuit, dans une Estaminette, pour fumer, boire & jouer. Le Doux est toujours chez lui, toujours à travailler; il n'a pas de meilleur ami que sa femme: n'est-il pas vrai, ma voisine?

SUSANNE.

Sans doute.

Madame CAQUET.

Il voit, à la vérité, dit on, ce Monsieur Bécarre, ce Musicien toujours altéré, qui ne sort d'un Cabaret que pour rentrer dans un autre; qu'on rencontre le matin gris; qu'on ramasse le soir ivre mort: mais il ne le voit que pour le faire rougir de ce goût, pour l'en détourner; & s'il se permet quelquefois de boire un coup avec lui, c'est qu'il sait qu'on ne corrige un ivrogne, qu'en feignant de partager son défaut. N'est-il pas vrai, ma voisine?

SUSANNE.

Monsieur Bécarre est son ami depuis long-tems: il peut avoir ce malheureux goût que vous lui reprochez; mais il a le cœur excellent.

Madame CAQUET.

Il est bien certain qu'il ne ressemble en rien à ce vilain Monsieur du Ciseau, qui est bien le plus méchant homme, l'être le plus envieux qui soit dans la nature. Monsieur le Doux le voit tous les jours, ne le quitte pas; mais c'est certainement pour adoucir son caractère; & puis il vaut mieux vivre en paix avec les méchans, que d'être leur ennemi: n'est-il pas vrai, ma voisine?

SUSANNE.

Monsieur du Ciseau est lié d'affaires avec mon mari.

Madame CAQUET.

C'est encore une raison; &, comme disent les hommes, les bonnes affaires ne se font que le

verre à la main. Voilà pourquoi, fans doute, Monfieur du Cifeau & votre mari s'enferment enfemble des jours entiers dans ce petit jardin du Fauxbourg: on doit y traiter bien des affaires, ma voifine: car il s'y boit rudement de vin; & ces Meffieurs y travaillent tant, qu'ils ont toujours en fortant la tête caffée, & ne favent pas même où ils mettent leurs pieds. C'eft cependant bien défagréable pour une femme jeune, douce, honnête, jolie, de voir rentrer fon mari dans un pareil état: n'eft-il pas vrai, ma voifine?

SUSANNE.

En voilà affez, Madame. Je vois bien quelle eft votre intention; mais voulez-vous qu'à mon tour je vous ouvre mon cœur?

Madame CAQUET.

Très-volontiers. J'efpère que vous penfez bien que tout ce que je vous dis, m'eft dicté par le tendre intérêt que vous infpirez à tout le monde.

SUSANNE.

J'en fuis perfuadée, Madame; je crois même qu'il n'y a point de malignité dans votre conduite; que fi vous cherchez à m'éclairer fur celle de mon mari, c'eft uniquement par bonté d'âme, & non, comme on pourrait le penfer, pour porter le trouble & la difcorde dans mon ménage.

Madame CAQUET.

Vous me rendez juftice; vous lifez dans le fond de mon cœur.

SUSANNE.

Eh bien! Madame, fuppofons pour un inftant

que mon époux ait tous les défauts que vous lui prêtez : si je les connais, votre confidence est inutile ; & si je les ignore, elle est cruelle, puisqu'elle détruit une erreur qui me rend heureuse.

Madame CAQUET.

Écoutez donc, Madame le Doux : ce que je vous en dis, n'est que par amitié pour vous. Vous êtes jeune encore ; vous ne savez pas combien il est intéressant qu'une femme ait l'œil à son ménage, & veille de près la conduite de son mari : il est de certains goûts qui, arrêtés dans leurs commencemens, ne sont rien ; mais qui, lorsque l'on les laisse croître & s'enraciner, deviennent des habitudes cruelles, se changent bientôt en vices, & finissent par conduire à tout. Je puis vous en parler par expérience ; je sais tout ce que j'ai eu à souffrir, pour avoir été comme vous, trop bonne, trop douce, trop confiante : j'avais un mari brutal, ivrogne, débauché, dissipateur ; eh bien ! Madame, je l'ai tant querellé, tant battu, qu'il a fini par prendre son parti : il est allé, je crois, aux Antipodes ; & depuis vingt ans, Dieu merci ! je n'en ai pas seulement entendu parler ; mais vous n'êtes point dans ce cas-là.

SUSANNE.

Heureusement, Madame. Le Doux fait mon bonheur, & sa conduite est telle qu'elle doit être.

Madame CAQUET.

Je vous crois, ma voisine : Monsieur le Doux est sage, rangé, toujours amoureux : je vous en fais mon compliment. Mais, si par hasard,

(car tout peut arriver), il devenait jamais ivrogne : s'il négligeait ſon ouvrage pour ſes plaiſirs ; s'il abandonnait ſa femme pour ſes cotteries, ſouvenez-vous que je vous ai prévenue de bonne heure d'y mettre ordre ; & ſi votre maiſon ſe trouve ruinée, dites bien : c'eſt ma faute, & ſi j'euſſe cru Madame Caquet, je ne me trouverais pas dans l'embarras où je ſuis ; entendez-vous, Madame ?

SUSANNE.

Oui, Madame.

Madame CAQUET.

De tous les goûts, celui du vin eſt le plus bas ; c'eſt auſſi le plus dangereux. Il le paraît peu dans les commencemens ; mais les ſuites ſont terribles, ſont affreuſes. Le vin éteint la raiſon & le talent, abrutit l'homme, & le mène de l'inconduite aux baſſeſſes, des baſſeſſes au vice, du vice au crime. Adieu, ma chère voiſine ; je ſuis charmée de vous ſavoir heureuſe. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

SUSANNE, *ſeule.*

HÉLAS ! ſes funeſtes préſages ne ſont peut-être que trop vrais. Le calme eſt ſur mon front, quand la douleur eſt dans mon cœur. Mais, eſt-ce à moi à deshonorer mon mari ? Eh ! qui donc prendra ſoin de ſa réputation, ſi ce n'eſt ſon épouſe ? (*Elle ſe remet à peindre.*)

Que font devenus ces premiers momens, ces momens fi doux de notre union ! Mon époux n'était alors occupé que de moi, il ne me dérobait que les momens qu'il donnait à fon ouvrage ; il le néglige aujourd'hui, pour fe livrer tout entier aux plaifirs de la fociété. Bécarre le perd, du Cifeau le trahit. Peut-être fon cœur fe fèche, fon génie s'éteint ; il fe déplaît dans fon attelier ; il fe déplaît auprès de moi. Pourquoi donc fa maifon lui devient-elle défagréable ? Serait-ce ma faute ? Cela fe peut. Eh bien ! redoublons encore de complaifance & de douceur, & rendons, s'il eft poffible, fon âme à la gloire, & fon cœur à l'amour.

SCENE III.

SUSANNE, LE DOUX.

LE DOUX.

BON JOUR, Sufanne : déja toute à l'ouvrage !

SUSANNE, *l'embraffant.*

Oui, mon ami, il faut bien que je répare un peu tes fautes ; quand tu négliges ton travail, il faut que je force le mien, pour maintenir l'équilibre.

LE DOUX.

Tu me grondes, Sufanne ?

SUSANNE.

Non, mon ami, non.

LE DOUX.

Pourquoi t'en défendre ? Tu n'as pas tort. Je te parais un pareſſeux ; mais crois qu'il me faut des raiſons puiſſantes pour te quitter auſſi ſouvent que je le fais.

SUSANNE.

Je croirai tout ce que tu voudras. Eſt-il poſſible, cependant, que tu puiſſes traiter des affaires bien importantes avec ce pauvre Bécarre ?

LE DOUX.

Ne badines pas ; quand il a la tête froide, il eſt d'un excellent conſeil.

SUSANNE.

Le malheur eſt que ſa pauvre tête eſt bien ſouvent échauffée.

LE DOUX.

Il eſt vrai : auſſi n'eſt-ce pas ſur lui que je compte.

SUSANNE.

Sur qui donc ?

LE DOUX.

Sur Monſieur du Ciſeau.

SUSANNE.

Sur Monſieur du Ciſeau !

LE DOUX.

Tu ne l'aimes pas ?

SUSANNE.

Je ne hais aucun des amis de mon mari. Mais mérite-t-il ce titre ?

LE DOUX.

J'en suis sûr, il me le prouve. Il est chargé dans ce moment d'une entreprise superbe qu'il veut bien partager avec moi, & qui peut me donner toute l'aisance que je desire te procurer.

SUSANNE.

Ne suis-je pas heureuse, ne suis-je pas contente, le Doux? Est-ce donc la fortune qui donne le bonheur? Je n'ai jamais formé de vœu que pour ta gloire.

LE DOUX.

Eh bien! sois contente; en travaillant à ma fortune, j'assure en même tems ma réputation.

SUSANNE.

Je vois bien que tu ne manqueras jamais de bonnes raisons, & tu sais que tu n'en as pas besoin auprès de moi; mais tout le monde ne me ressemble pas. On crie, on murmure, on s'impatiente. Tiens, voilà une lettre que je viens de recevoir.

LE DOUX.

De quelle part?

SUSANNE.

Je l'ignore.

LE DOUX, *lit.*

« Lassé de vos retards continuels, je vous prie,
» Monsieur, de ne plus toucher à la Statue que
» je vous avais commandée : je la confierai à des
» mains moins négligentes; & demain, de grand
» matin, je viendrai la faire enlever de chez vous :

» Le Comte D'ARTIPHILE ».

SUSANNE.

Voilà ce que je craignais depuis long-tems.

LE DOUX.

C'eſt ma faute ; j'ai trop abuſé de ſa patience, j'ai trop abuſé de ſes bontés.

SUSANNE.

Tu l'as cruellement négligé.

LE DOUX.

J'ai des torts ſans nombre vis-à-vis de lui.

SUSANNE.

Il eſt vrai qu'il nous a comblé de bienfaits.

LE DOUX.

Et je n'oublierai jamais le plus grand de tous !

SUSANNE.

Lequel donc ?

LE DOUX.

C'eſt à lui que je dois la main de ma Suſanne.

SUSANNE.

Mon ami !

LE DOUX

Sa menace m'afflige & me déſeſpère. J'oſe me flatter que ce morceau n'eſt pas ſans mérite ; j'attendais avec impatience l'inſtant précieux où le ciſeau, le burin & le pinceau, réunis dans le même Muſée, préſenteront à l'œil étonné du Connaiſſeur, les chefs-d'œuvres des arts & les fruits du génie ; & ce morceau, fait pour m'illuſtrer, n'y ſera pas.

SUSANNE.

Il y ſera, le Doux ; il y ſera. Monſieur d'Ar-

tiphile menace ; mais tu connais la bonté de son cœur ; tu sais qu'il t'aime. S'il te surprend travaillant à sa Statue, jamais il n'aura la fermeté cruelle de t'enlever un morceau qui doit faire la réputation d'un Artiste, qu'il a ouvertement protégé.

LE DOUX.

Tu as raison, Susanne. Eh ! quel homme serait assez hardi pour oser porter la main sur ma Minerve ? Je la briserais plutôt.

SUSANNE.

Fais mieux ; achève la.

LE DOUX.

Oui, je l'acheverai, & l'envie même se taira devant elle.

SUSANNE.

Bien, mon ami, bien. Voilà cette noble fierté qu'on pardonne au talent.

SCENE IV.

SUSANNE, LE DOUX, L'ABBÉ RÉMIFA.

L'ABBÉ.

BON JOUR, mon cher Monsieur le Doux, comment vous portez-vous ?

LE DOUX.

Monsieur....

L'ABBÉ.

Vous me prenez pour un revenant, n'est-ce

pas? Il y a un siècle que vous ne m'avez vu; mais c'est qu'on m'a enlevé. Me voilà enfin rendu à ce cher Paris.

SUSANNE, *lui présentant un siége.*

Voulez-vous....

L'ABBÉ.

Ah! je ne vous avais pas vu, Madame! Il est inutile de vous demander des nouvelles de votre santé; elle perce à travers vos charmes, & le petit poupon! Toujours l'amour....

SUSANNE.

Vous êtes trop....

L'ABBÉ.

En vérité, je ne puis me lasser d'admirer la prudence de ce cher époux. Voilà ce qui s'appelle marier l'utile & l'agréable! Trouver dans une femme charmante un modèle parfait, & toujours prêt.... C'est très-bien l'entendre, Monsieur le Doux, & je ne m'étonne plus si tous vos ouvrages sont marqués au coin de la perfection.

LE DOUX.

Vous avez bien....

L'ABBÉ.

A propos, & mon buste? Où en est-il?

LE DOUX, *découvrant un buste.*

Le voilà.

SUSANNE.

Comment le trouvez-vous?

L'ABBÉ.

J'en suis assez content.... Je voudrais cependant dans le tout un peu plus de moëlleux.

LE DOUX.

Ce ferait affaiblir le caractère.

L'ABBÉ.

Mais je n'en veux point de caractère ; il ne me faut que des graces. Je vous l'avais tant recommandé.

LE DOUX.

Je croyais....

L'ABBÉ.

Je voudrais aussi plus de passions dans les yeux, plus de volupté dans la bouche ; la tête plus panchée. Tenez, voyez....

(*Il chantonne, avec une expression outrée.*)

Je n'ai point trouvé de cruelles,
Et je n'en trouverai jamais,
Et je n'en trouverai jamais,

Saisissez bien mon genre ?

LE DOUX.

Je le tiens à présent, Monsieur l'Abbé, & si vous voulez seulement m'accorder une heure de séance.....

L'ABBÉ.

Très-volontiers ; mais pas pour aujourd'hui.

LE DOUX.

Quand vous voudrez.

L'ABBÉ.

Eh bien ! je tâcherai de vous sacrifier un jour.

LE DOUX.

Je serai à vos ordres tous les matins.

L'ABBÉ.

L'Abbé.

A merveille..... J'ai auffi une idée à vous donner pour la bafe.... Elle eft charmante.

Le Doux.

Je n'en doute pas.

L'Abbé.

De deux guirlandes de myrthes & de rofes s'entrelaçant, vous formerez une couronne. Vous m'entendez bien ?

Le Doux.

Je vous entends.

L'Abbé.

Dans ces guirlandes, vous jetterez, comme par hafard, quelques feuilles de laurier, qui auront l'air de vouloir percer à travers les rofes....

Le Doux.

Je vous comprends.

L'Abbé.

Et, au milieu de la couronne, vous graverez ce quatrain que je me fuis amufé à griffonner ce matin, & qui rend très-bien mon genre.

Susanne, *quittant fon ouvrage.*

Voulez-vous avoir la complaifance de nous le lire ?

L'Abbé.

Très-volontiers. C'eft un rien ; mais vous en ferez contente. (*Il lit.*)

Je n'irai pas, au Temple de Mémoire,
Le front ceint du laurier de l'Immortalité ;

J'ai connu le bonheur, l'amour, la volupté.
Un inftant de plaifir, vaut un fiècle de gloire.

Eh bien ?

LE DOUX.

Délicieux ?

SUSANNE.

Je favais bien que Monfieur l'Abbé Rémifa pinçait délicieufement une guittare, que la Romance lui devait fes plus doux charmes; mais j'ignorais qu'il joignît à tant de talens, l'art des Vers.

L'ABBÉ.

Eh! qui n'en fait pas aujourd'hui? Il eft vrai que fi j'avais voulu m'y livrer davantage, m'en occuper un peu plus férieufement, j'aurais pû me placer, je crois, entre Horace & Chaulieu; mais à quoi m'eût fervi, pour le bonheur, une étincelle de réputation? Trop de mérite eût pefé fur la fociété; & pour refter à fa portée, j'ai préféré n'être qu'aimable.

SUSANNE, *fe remettant à peindre.*

Et vous avez parfaitement réuffi.

L'ABBÉ, *contemplant, avec admiration, le tableau que peint Sufanne.*

On me le perfuade.... Oh! oh! oh! mais voilà qui eft charmant, divin! Quelle vérité! Voilà la majefté de Junon, la fierté de Minerve, & le fourire de Vénus. C'eft elle-même: quelle fraicheur! quel vif dans les chairs! Ce font fes formes! c'eft la nature! Mais pourquoi m'en étonner, quand la Déeffe elle-même fe trouve l'Artifte & le modèle?

SUSANNE.

Galanterie à part, en êtes-vous content?

L'ABBÉ.

Enchanté !... Ces tems de barbarie ſont donc entièrement diſparus, où nos idiots de pères prétendaient qu'une femme en ſavait aſſez, quand elle pouvait diſtinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chauſſes, recoudre un rabat, & pliſſer leurs fraiſes antiques. Aujourd'hui nous voyons tour-à-tour, dans la main des Graces,

L'aiguille & le compas, la plume & le pinceau.

SUSANNE.

Quelle eſt cette charmante perſonne ?

L'ABBÉ.

Eh! c'eſt Mademoiſelle des Briſées !

SCENE V.

LE DOUX, SUSANNE, L'ABBÉ RÉMIFA, Mademoiſelle DES BRISÉES.

Mademoiſelle DES BRISÉES.

C'EST ce cher Abbé !

L'ABBÉ.

Qui m'eût dit que ces lieux, par les Arts habités,
Préſenteraient Vénus à mes yeux enchantés ?

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Toujours charmant ! Vous êtes un monſtre....

L'ABBÉ.

Pourquoi ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Comment ! il y a trois mois qu'on ne vous a vu ?

L'ABBÉ.

J'ai été enlevé comme un Ballon.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Nos Couliffes, pendant votre abfence, ont été d'un trifte, d'une décence ; c'eft à y périr d'ennui.

L'ABBÉ.

Je compte bien m'y montrer inceffamment.... Mais puis-je vous demander ce qui vous amène ici ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Un projet que très-certainement vous approuverez.

L'ABBÉ.

Vous n'en doutez pas.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Monfieur, eft Monfieur le Doux ?

LE DOUX.

A vous obéir, Madame.

Mademoiselle DES BRISÉES.

On m'a beaucoup vanté vos talens, votre honnêteté, vos mœurs.

L'ABBÉ, *montrant Sufanne.*

Voilà fa caution.

Mademoiselle DES BRISÉES.

C'eft un modèle !

LE DOUX.

C'eft ma femme.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Ah ! ah !... Je viens, Monsieur, implorer le secours de votre art.

LE DOUX.

Jamais il ne m'aura été plus précieux, jamais il ne m'aura donné de plus doux momens.

Mademoiselle DES BRISÉES, *à l'Abbé.*

Il fait vivre.

L'ABBÉ.

Vous en serez contente.

Mademoiselle DES BRISÉES, *à l'Abbé.*

C'est dommage que ça soit marié.

LE DOUX, *bas à l'Abbé, tandis que Mademoiselle des Brisées s'amuse à regarder quelques modèles de Sculpture.*

Monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Eh bien ?

LE DOUX.

Quelle est cette belle Nymphe ?

L'ABBÉ.

C'est Mademoiselle des Brisées, la nouvelle Danseuse de l'Opéra. Tout le monde connaît ça. (*Haut à Mademoiselle des Brisées.*) Vous allez nous faire un cadeau ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Oui.... Vous savez combien tous les jours je suis excédée des demandes indiscrettes de mille adorateurs. Vous connaissez tout le liant de mon caractère ; je voudrais n'en mécontenter aucun, & je n'ai ttouvé qu'un seul moyen de satisfaire leurs desirs.

L'ABBÉ.

Et ce moyen, c'eſt de donner à chacun une copie de l'original ?

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Juſtement : on m'avait propoſé la Gravure ; mais elle devient bien commune.

L'ABBÉ.

Vous avez raiſon.

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Et puis tapiſſer tous les coins de rues à côté d'un Poëte, ou de mon Maître de Muſique ; c'eſt une idée qui me bleſſe l'imagination.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas là votre place.

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Toute réflexion faite, je préfère le ciſeau au burin.

L'ABBÉ.

Très-bien vu. Le marbre ſeul était digne de nous rendre ces traits divins.

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Je viens, en conſéquence, prier Monſieur le Doux de vouloir bien me faire....

LE DOUX.

En buſte, Madame ?

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Non, Monſieur ; en pied.

L'ABBÉ.

Charmante !

Mademoiselle DES BRISÉES.

Ah ! ça, l'Abbé, vous êtes paîtri de goût. Quel costume choisirai-je ?

L'ABBÉ.

Eh ! quel autre convient à la Déesse de la Danse, que celui de Terpsicore ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Oh ! non, l'Abbé, non ; il n'y a pas de jour où je ne reçoive à ma toilette des Couplets ou des Vers innocens, & ce nom m'y est si souvent prodigué, qu'il m'en donne des vapeurs.

L'ABBÉ.

La rose dans nos parterres reçoit tour-à-tour les caresses du zéphir & le baiser du papillon ; comme elle, vous voyez les cœurs voler autour de vous. Soyez Flore à nos yeux.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Ne trouvez-vous pas un peu de fadeur dans cette idée ?

L'ABBÉ.

Eh bien ! voulez-vous rendre cette gaîté si mutine, si libertine, qui vous rend divine à la fin d'un souper ? Prenez le costume d'une Bacchante.

Mademoiselle DES BRISÉES.

D'une Bacchante ? L'Abbé....

L'ABBÉ.

Entendons-nous..... Non telle qu'on la peint outragée, furieuse, déchirant ce langoureux Orphée ; mais vive, folâtre, s'échappant aux ca-

reſſes du vieux Silène, pour ſe précipiter dans les bras du jeune Satyre, qui l'emporte en riant dans le plus épais du bois.

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Cette image eſt charmante; mais c'eſt que je tiens à une idée ſingulière.

L'ABBÉ.

Quelle eſt-elle ?

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Vous allez peut être la trouver ridicule ?

L'ABBÉ.

Voyons.

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Je préférerais à tout autre habit, celui de Veſtale.

L'ABBÉ.

Parlez-vous tout de bon ?

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Oui....

L'ABBÉ.

C'eſt d'une folie qui ne rime à rien. La coëffure pourra bien vous aller; mais cette draperie lourde & maſſe nous déroberait trop de charmes, ſi généralement admirés. Perſonne ne vous reconnaîtrait, à moins que vous ne vous fiſſiez faire qu'en buſte.

Mademoiſelle DES BRISÉES.

Voleur....

L'ABBÉ.

Voulez-vous nous faire un cadeau bien précieux, & nous forcer à une reconnaiſſance générale ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Eh bien?

L'ABBÉ.

Ne nous cachez aucun de vos appas. Vénus, ſortant du ſein des eaux, n'avait d'autre parure que celle de ſes charmes.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Qu'en penſez-vous, Monſieur le Doux?

LE DOUX.

Perſonne, mieux que vous, ne peut en fournir le modèle.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Mais, au moins, de la modeſtie.

L'ABBÉ.

Que l'imagination devine ce que le deſir regrette.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Quand voulez-vous commencer ?

LE DOUX.

Je ſuis tout à vos ordres.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Eh bien! demain, ſi vous voulez, rendez-vous à ma petite maiſon de la Villette. L'Abbé vous amenera.

L'ABBÉ.

Très-volontiers.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Que devenez-vous aujourd'hui, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

J'ai promis à la petite Julie; la groſſe Pré-

fidente m'a fait promettre, & je ne fais à laquelle dònner la préférence.

Mademoifelle DES BRISÉES.

Eh bien! foyez un homme galant: manquez à toutes deux.

L'ABBÉ.

Mais....

Mademoifelle DES BRISÉES.

Mais, il le faut. Je vais dîner chez mon vieux Commandeur.

L'ABBÉ.

Il eft ennuyeux.

Mademoifelle DES BRISÉES.

Oui; mais fon Cuifinier eft divin, & fa cave eft délicieufe.

L'ABBÉ.

Je me vais faire une querelle.

Mademoifelle DES BRISÉES.

Ne peut-on vous dédommager? A demain, Monfieur le Doux.

LE DOUX.

Oui, Madame.

L'ABBÉ, *à le Doux.*

Je viendrai vous prendre.

LE DOUX.

Je vous attendrai; fi même vous pouviez venir de bonne heure, je pourrais vous donner une dernière féance....

L'ABBÉ.

Je ferai mon poffible..... Serviteur Madame le Doux. (*Il fort avec Mademoifelle des Brifées.*)

SCENE VI.

LE DOUX, SUSANNE.

LE DOUX.

VOILA, ma foi, une excellente affaire !

SUSANNE.

Comment cela ?

LE DOUX.

Comment ! Mais songe donc que si chaque Amant favorisé me commande seulement un plâtre, jamais moule ne m'aura tant rapporté.

SUSANNE.

D'autant plus que Monsieur l'Abbé a fort bien choisi le costume.

LE DOUX.

Il est vrai.

SUSANNE.

A parler franchement, j'en aimerais tout autant un autre.

LE DOUX.

Comment ! Susanne, serais-tu donc jalouse ?

SUSANNE.

Je t'aime trop pour ne pas l'être un peu ; mais je t'estime assez pour ne le paraître jamais.

LE DOUX.

Tu serais bien injuste, si tu pouvais douter du cœur de ton mari.

SUSANNE.

Je n'en doute pas non plus. N'as-tu pas pris jour pour demain avec Mademoifellé des Brifées ?

LE DOUX.

Oui.

SUSANNE.

Tu aurais bien dû, avant de rien entreprendre de nouveau, achever ta Minerve.

LE DOUX.

L'une ne me fera pas négliger l'autre. Je ferai marcher de front Vénus & la Sageffe.

SUSANNE.

Ce n'eft pas chofe aifée.

LE DOUX.

Plaifanterie à part, je ne pouvais pas la remettre : ces Demoifelles font toujours fort preffées de jouir ; ce font des oifeaux de paffage qu'il faut prendre à la volée ; & puis cet ouvrage doit néceffairement me faire connaître & m'en procurer d'autres.

SUSANNE.

Je n'en doute pas ; je fais même qu'en général c'eft affez bien payé. Mais fonge cependant que de tels objets ne doivent pas te faire négliger ta réputation : il eft bon de travailler un peu pour le profit ; mais ton principal but doit être la gloire.

LE DOUX.

Eh ! ma pauvre Sufanne, le fiècle des talens eft paffé. Aujourd'hui, le génie même eft trop

heureux de trouver un boudoir, ou un jardin Anglais à décorer. Un Artiste qui voudrait marcher à l'immortalité, courrait risque de mourir de faim sur la route, en attendant un Amateur.

SUSANNE.

En est-il donc besoin, quand sa patrie elle-même confie au ciseau de ses plus célèbres Sculpteurs, les traits des grands hommes qui ont fait sa gloire? Ah! mon ami, si tu pouvais être un jour choisi pour un ouvrage aussi précieux! Songe que tes premiers succès t'ont déja fait désigner par le Public. Songe que le Protecteur des Arts attend, sans doute, ton nouvel ouvrage, pour confirmer un choix si glorieux. O mon ami, qu'un époux illustre devient cher à son épouse! Combien alors elle s'énorgueillit de porter un si beau nom!

LE DOUX.

Combien la voix d'une femme adorée est puissante! Tu rallumes dans mon sein toute la flamme, la voix du génie. Oui, ton époux fera bientôt ta gloire & ton bonheur. Oui, je sens que mon nom sera placé près de ceux des plus célèbres Artistes.

SUSANNE.

Promets-moi donc de travailler un peu plus assiduement.

LE DOUX.

Oui, je te le promets. Je ne veux plus sortir que ma Minerve ne soit achevée.

SUSANNE.

Si Bécarre & du Ciseau viennent te chercher?

LE DOUX.

Je les refuferai.

SUSANNE.

En auras-tu le courage ?

LE DOUX.

Eft-il donc fi difficile de refter près de toi ? Ma femme, mon enfant, mon ouvrage, n'en voilà-t-il donc pas affez pour être heureux & s'occuper ?

SUSANNE.

Certainement.

LE DOUX.

Tu es trop bonne auffi, Sufanne ; tu es trop douce ; tu ne grondes jamais.

SUSANNE.

Eh ! peut-on gronder ce qu'on aime ?

LE DOUX.

Il faut être un peu méchante. Je fuis faible, tu le fais ; je me laiffe aller facilement, c'eft à toi à me retenir.

SUSANNE.

Tu ne te fâcheras pas ?

LE DOUX.

Non, certainement.

SUSANNE.

Nous allons bientôt voir.... Voilà Bécarre ; il en tient déja.



SCENE VII.

BÉCARRE, *déja un peu gris, mais pas trop*; SUSANNE, LE DOUX.

BÉCARRE.

BON JOUR, mon ami: votre très-humble ferviteur, Madame le Doux. Toujours charmante !

SUSANNE.

Toujours de bonne humeur!

BÉCARRE.

Je n'engendre pas de mélancolie.

SUSANNE.

C'eft fort bien fait.

BÉCARRE, *à le Doux.*

Je viens de chez du Cifeau ; il nous attend.

LE DOUX.

Pourquoi faire ?

BÉCARRE.

Pour déjeûner.

LE DOUX.

Je ne puis y aller. Je fuis preffé d'ouvrage, & j'ai promis à ma femme de ne pas fortir aujourd'hui.

BÉCARRE.

Tu ferais rentré fur le champ.

LE DOUX.

Un déjeûner va souvent plus loin qu'on ne penſe.

BÉCARRE.

Oh! non, nous avons ce matin fait vœu de ſobriété.

SUSANNE.

Vous avez fort bien commencé à tenir votre vœu.

BÉCARRE.

Je me ſentais l'eſtomac un peu faible, & j'ai bu un petit coup.

SUSANNE.

Qui a monté à la tête.

BÉCARRE.

Ça ſe diſſipera. Un clou chaſſe l'autre; pas vrai, le Doux?

LE DOUX.

Tu as raiſon.

BÉCARRE.

Du Ciſeau a fait cuire ce jambon qu'il a reçu de Bayonne. Il a une odeur.... Ah!... nous devons l'entamer; & tu connais ſon petit vin blanc.... Heim!... ça ne te tente pas?

SUSANNE.

Eh! mon cher Monſieur Bécarre, vous êtes l'ami de le Doux, n'eſt-il pas vrai?

BÉCARRE.

Pour la vie, Madame.

SUSANNE.

Eh bien! ſoyez aſſez raiſonnable pour le laiſſer travailler

travailler tranquillement pendant quelques jours. Il eſt pour lui de la dernière conſéquence d'achever ſon ouvrage ; ſa fortune, ſa réputation en dépendent. Ne venez donc pas le détourner. Donnez-lui cette preuve d'amitié : engagez-le vous-même à travailler.

BÉCARRE.

Vous avez raiſon, Madame le Doux ; vous parlez comme un aſtre, & je vais vous prouver combien je ſuis bon ami. Du Ciſeau nous attend pour déjeûner ; il a un jambon excellent, du vin.... Ah !... Eh bien ! du Ciſeau, le jambon, le vin, le déjeûner, je vous ſacrifie tout, & je vais reſter avec le Doux : c'eſt-il beau de ma part ?

SUSANNE.

Je vous en aurai une obligation infinie.

BÉCARRE.

C'eſt à une condition, cependant.

SUSANNE.

Quelle eſt-elle ?

BÉCARRE.

C'eſt qu'il y aura un petit coup à boire, & une croutte à caſſer ; car je ſuis preſqu'à jeun.

SUSANNE, *ouvrant une petite armoire, de laquelle elle tire une bouteille, deux verres & du pain.*

C'eſt trop juſte. Tenez, voilà une bouteille de vin, qui vaudra bien celui de Monſieur du Ciſeau. Voulez-vous quelque choſe encore ?

BÉCARRE.

Une croutte, rien davantage.

SUSANNE.

De la ſageſſe, ſur-tout ?

BÉCARRE.

N'ayez pas peur.

LE DOUX, *à ſa femme qui prend le Tableau où elle travaillait.*

Tu ſors ?

SUSANNE.

Oui, mon ami. Je vais porter ce tableau, & je reviens tout de ſuite ; je te retrouverai ?

LE DOUX.

Certainement.

BÉCARRE.

C'eſt moi qui vous en réponds.

SUSANNE, *ſouriant.*

Bonne caution !

BÉCARRE.

Vous verrez, vous verrez.

LE DOUX.

Adieu, Suſanne.

SUSANNE.

Adieu, mon bon ami. Sans adieu, Monſieur Bécarre. Vous dînerez avec nous ?

BÉCARRE.

Très-volontiers. J'aime à reſter où je ſuis.

(*Suſanne, en partant, embraſſe ſon mari.*)

SCENE VIII.

LE DOUX, BÉCARRE.

BECARRE.

SI j'avais, chez moi, un petit bec comme cela, je n'irais pas ſi ſouvent dehors ſiffler la linotte ; tu es trop heureux !

LE DOUX.

Jamais femme n'eut un caractère plus honnête & plus doux.

BECARRE.

Buvons à ſa ſanté.

LE DOUX.

Bien volontiers. (*Ils boivent.*)

BECARRE.

J'ai vingt fois envié ton ſort.

LE DOUX.

Je le crois.

BECARRE.

Je donnerais le dernier tonneau de ma cave, pour trouver une femme comme ta Suſanne.

LE DOUX.

Ce n'eſt pas choſe aiſée !

BECARRE.

Je le ſais bien. J'aime ta femme, moi ; mais je ſuis honnête homme, & puis elle eſt ſage.

LE DOUX.

Je le sais.

BECARRE.

Encore un coup à sa santé.

LE DOUX.

Tope. (*Ils boivent.*)

BECARRE.

Sais-tu bien une chose, le Doux ?

LE DOUX.

Quoi ?

BECARRE.

C'est le désœuvrement, la solitude qui rendent la taverne & le jeu nécessaires à un garçon; il n'est que d'être marié pour le ranger.

LE DOUX.

Certainement.

BECARRE.

Un garçon ne tient à rien.

LE DOUX.

Il est vrai.

BECARRE.

Pour bien travailler, il faut aimer son chez soi ; & pour l'aimer, il faut y trouver quelqu'un qui nous le rende agréable.

LE DOUX.

Une Susanne.

BECARRE.

C'est ça. A ta santé. (*Ils boivent.*)

LE DOUX.

A la tienne.

BECARRE.

On peut se livrer un instant à ses plaisirs; mais il faut aussi songer à sa fortune, à sa réputation, & ce n'est pas au Cabaret qu'elles se font.

LE DOUX.

Non, certainement. Je me suis apperçu mille fois que nous commençions par y parler d'affaires, & que nous finissions par y perdre la raison.

BECARRE.

On n'a pas dessein de se griser; mais on boit un coup, on en boit deux. L'exemple entraîne, la vanité s'en mêle, & l'on finit par ne plus savoir ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait.

LE DOUX.

Le pire encore, c'est qu'on y joue; on perd son argent; on se dispute: on rentre chez soi malade, de mauvaise humeur. Le lendemain, la tête est lourde, la main tremblante, & l'on ne fait rien qui vaille.

BECARRE.

C'est à la lettre.... Buvons un coup.

LE DOUX.

Il n'y a que ce diable de du Ciseau qui ne perd jamais la tête; il boit mieux que nous.

BECARRE.

Tais-toi donc: dis qu'il n'est pas franc comme nous; c'est un sournois, vois-tu, dont je me défie, & qui n'est pas véritablement ami.

LE DOUX.

Pourquoi mal penser de lui?

BECARRE.

J'ai des raiſons.

LE DOUX.

Il en faut de fortes pour ſoupçonner un ami.

BECARRE.

Elles ſont convaincantes.

LE DOUX.

Puis-je les ſavoir ?

BECARRE.

Il trempe toujours ſon vin, & fait d'un verre deux coups.

LE DOUX.

Effectivement, je crois m'en être apperçu plus d'une fois.

BECARRE.

Tiens, mon ami, il faut nous ranger.

LE DOUX.

Je le veux bien.

BECARRE.

Travailler.

LE DOUX.

Oui.

BECARRE.

Ne boire que de l'eau.

LE DOUX.

On s'en porte mieux.

BECARRE.

On fait de bien meilleure beſogne.

LE DOUX.

Ce petit jardin nous perd.

BECARRE.

Il faut y renoncer; tu as du talent; j'en ai auſſi. On veut me faire entrer à l'Opéra.

LE DOUX.

Il faut être ſobre, ou reſter toute ſa vie dans les Chœurs.

BÉCARRE.

J'aime ma liberté; & j'ai, Dieu merci, de quoi vivre ſans rien faire.

LE DOUX.

Un peu d'occupation eſt néceſſaire à l'homme.

BÉCARRE.

Et la célébrité!

LE DOUX.

Jamais ivrogne n'en acquiert.

BÉCARRE.

Tiens, le Doux; vois le ferment que je fais: je veux que ce verre de vin ſoit le dernier que je boive, ſi je me griſe davantage. Jure avec moi.

LE DOUX.

Volontiers.

BÉCARRE.

Notre bouteille eſt vuide?

LE DOUX.

J'ai la clef de la cave.

BÉCARRE.

Bravo ! Eſt-ce que nous ne ſommes pas mieux ici qu'au Cabaret ?

LE DOUX.

Certainement.

BÉCARRE.

Bien plus honnêtement ?

LE DOUX.

Bien plus agréablement.

BÉCARRE.

On boit modérément ?

LE DOUX.

Pour le plaiſir. On ne ſe griſe pas.

BÉCARRE.

Deſcends-tu à la cave ?

LE DOUX.

Bien penſé !

SCENE IX.

BÉCARRE, LE DOUX, DU CISEAU.

DU CISEAU.

EST-CE que vous vous moquez de moi, tous les deux, de me faire attendre ſi long-tems ?

LE DOUX.

Serviteur, Monſieur du Ciſeau ?

DU CISEAU.

Bécarre ne t'a donc pas dit ?...

BÉCARRE.

Si-fait ; mais il n'a pas voulu venir.

LE DOUX.

J'ai de l'ouvrage extraordinairement preſſé.

BÉCARRE.

Et nous avons promis à Madame le Doux de ne pas ſortir d'aujourd'hui.

DU CISEAU.

Vous avez promis à Madame le Doux ?

LE DOUX.

Oui, mon ami.

BÉCARRE.

Elle nous a mis à la réforme.

DU CISEAU.

Je vous en fais mon compliment. Te voilà donc à la liſière ; tu n'auras de volonté, tu ne prendras de plaiſir, qu'autant que Madame voudra bien t'en accorder la permiſſion. N'as-tu pas de honte de te laiſſer ainſi mener par ta femme ?

LE DOUX.

Ma femme ne me mène pas. Elle eſt mon amie.

BÉCARRE

Et c'eſt la femme la plus honnête, la plus douce....

DU CISEAU.

En ce cas, mon cher le Doux, tu fais fort

bien de lui obéir ponctuellement. Cela te fera un honneur infini ; & très-certainement les Fidèles du petit jardin viendront t'en complimenter. Il y a justement, ce matin, une assemblée de tous ces bons enfans. Nous avons un nouveau Récipiendaire, qui doit, dit-on, faire les choses en grand. Tu le connais, c'est Dupré.

LE DOUX.

Le Sculpteur ?

DU CISEAU.

Lui-même. Garçon de mérite, qui desire fort se lier avec moi. On s'est bien promis de rire, & de faire sauter maint bouchon de vin de Champagne.

BÉCARRE.

Diable ! tu ne m'avais pas dit cela....

LE DOUX, *à part.*

Ce Dupré m'inquiète.

DU CISEAU.

Je voulais vous surprendre agréablement tous les deux. J'avais cru pouvoir répondre de vous. Mais puisque vous êtes dans la réforme ; puisque vous avez promis à Madame le Doux de ne pas sortir, je vais donner vos démissions & faire vos excuses.

BÉCARRE, *retenant du Ciseau.*

Attends donc ; je n'ai point de bonnes raisons à donner, moi, pour me dispenser d'y aller. Le Doux a son ouvrage, mais je suis libre.

LE DOUX.

Et ton serment ?

BÉCARRE.

Je commencerai auſſi-bien ma réforme demain, qu'aujourd'hui. Il eſt même décent que je te faſſe mes adieux : on doit avoir des procédés dans la ſociété : on ne quitte pas d'honnêtes gens comme une bouteille vuide ; nous allons te laiſſer, tu travailleras mieux tout ſeul.

DU CISEAU.

Eh bien! le Doux?

LE DOUX.

C'eſt que j'ai promis à ma femme.

DU CISEAU.

Et tu crains la correction?

LE DOUX.

Non; mais eſt qu'on me preſſe horriblement pour ce morceau qui devrait être fini & livré depuis plus de ſix mois.

DU CISEAU, *avec un rire moqueur.*

Et tu vas le finir aujourd'hui?

LE DOUX.

Je l'avancerai, du moins.

DU CISEAU.

Beaucoup, je crois.

LE DOUX.

On me menace de me l'enlever.

DU CISEAU, *à part.*

Ma lettre a eu ſon effet.... (*Haut.*) On te menace de te l'enlever? Le Comte d'Artiphile?

LE DOUX.

Lui-même.

DU CISEAU.

Il n'oferait. N'es-tu donc pas accoutumé à ces menaces que fait un Amateur toujours preffé de jouir, mais qu'il fe garde bien d'exécuter ? Ne fais-tu pas qu'un ouvrage n'a de mérite à fes yeux, qu'autant que l'on le lui fait defirer ?

LE DOUX.

Mais, au moins, faut-il y travailler ?

DU CISEAU.

Comme fi le travail d'un jour marquait fur un ouvrage comme celui-là.

BÉCARRE.

Il a raifon.

DU CISEAU.

Je voudrais bien que quelqu'un de ces prétendus Connaiffeurs s'avifât de me menacer de m'enlever un morceau, ou même de fixer un terme, il l'attendrait dix ans de plus. Ce n'eft pas moi qu'il faudrait ainfi commander. La médiocrité eft à la tâche, mais le génie a des aîles.

BÉCARRE.

Bien dit.

LE DOUX.

Si j'étais certain que l'on ne pouffât pas trop avant....

DU CISEAU.

Tu peux y compter. On a arrêté qu'on n'y

dînerait pas, & qu'à deux heures on se séparerait.

LE DOUX.

Certainement ?

DU CISEAU.

Très-certainement; ils ont tous affaire ce soir.

BÉCARRE.

Ta femme ne sera peut-être pas encore rentrée, & elle ignorera même que nous sommes sortis.

LE DOUX.

Au reste, je reviendrai tout de suite.

DU CISEAU

Tu ne feras que paraître, si tu veux; cela sera suffisant, &, du moins, tu ne manqueras à personne : tu peux même ne point boire du tout.

LE DOUX.

Oh ! je boirai si modérément....

BÉCARRE.

Nous nous placerons à côté l'un de l'autre à table, & je te maintiendrai

DU CISEAU.

Ne perdons pas de tems.

LE DOUX.

Laisse-moi prendre, au moins, ma canne & mon chapeau.

DU CISEAU.

Tu n'en as pas besoin, pour une heure ou deux, au plus, que nous y resterons.

LE DOUX.

Tu as raison. Si même ma femme revenait avant moi, elle se douterait, au moins, où je suis.

DU CISEAU, *à part.*

Je le tiens.

(Il sort avec le Doux & Bécarre.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

SUSANNE, *seule.*

(*Une Pendule sonne sept heures.*)

SEPT heures!... & le Doux n'est pas encore rentré: la nuit entière est passée, & le Doux n'est pas revenu. Où est-il? Si l'incertitude en est cruelle, la certitude en est affreuse; pourvu du moins qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux. Je succombe à la peine, & mes yeux se refusent au sommeil.... (*Regardant la Barcelonette.*) Dors encore, dors, mon enfant, n'accrois pas mes maux par tes cris; hélas! ta pauvre mère a bien assez de sa douleur!



SCENE II.

Madame CAQUET, SUSANNE.

Madame CAQUET.

COMMENT! c'est vous, ma voisine?

SUSANNE, *à part.*

Ah! Ciel! c'est Madame Caquet.

Madame CAQUET.

Je voulais dire un mot à Monſieur le Doux.

SUSANNE.

Il n'eſt pas.... il n'eſt pas encore levé.

Madame CAQUET, *faiſant ſemblant de ſortir.*

Je repaſſerai.

SUSANNE.

Quand vous voudrez....

Madame CAQUET, *revenant ſur ſes pas.*

A propos. Eh! pourquoi donc levée & habillée avant le jour? Où allez-vous donc?

SUSANNE.

Je vais porter de l'ouvrage au Fauxboürg Saint-Honoré. (*A part.*) Je ne ſais ce que je dis.

Madame CAQUET.

De l'ouvrage de ſi bonne heure?

SUSANNE.

C'eſt à quelqu'un qui part pour la Campagne.

Madame CAQUET.

Allez-vous à pied?

SUSANNE.

Oui, Madame....

Madame CAQUET.

Tant mieux: j'ai juſtement affaire dans ce quartier, je vous accompagnerai; nous cauſerons en chemin, il nous paraîtra moins long; & puis ſi vous avez quelque choſe à porter, je vous aiderai.....

SUSANNE.

SUSANNE.

Vous êtes trop bonne, & je craindrais d'abuser. ....

Madame CAQUET.

Non, non, je ne souffrirai pas.....

SUSANNE.

C'est si léger.

Madame CAQUET.

Il n'est pas de fardeau, si léger qu'il soit, qui ne lasse à la fin. Donnez-moi....

SUSANNE.

Je ne compte pas encore partir tout de suite.

Madame CAQUET.

Eh bien! je vous attendrai.

SUSANNE.

Mais....

Madame CAQUET.

Je ne suis pas pressée, & je serai bien aise même de causer un instant avec vous.

SUSANNE, *à part.*

Faut-il que cette cruelle femme me fasse même craindre le retour de le Doux!

Madame CAQUET.

Vous n'avez rien à faire?

SUSANNE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai un ouvrage très-pressé à achever, & je vous demanderai même la permission....

Madame CAQUET.

De travailler?

SUSANNE.

Oui, Madame.

Madame CAQUET.

Je ne vous interromprai pas ; & c'eſt un plaiſir pour moi de voir avec quel art vous animez la toile.

SUSANNE.

Vous êtes bien honnête ; mais il faut que je ſois ſeule.

Madame CAQUET.

Pourquoi ?

SUSANNE.

L'ouvrage que je fais....

Madame CAQUET.

Eſt un peu libre ? Mais à mon âge....

SUSANNE.

Vous vous trompez, Madame ; jamais mon pinceau ne fera rougir la décence, & mes ouvrages ſont auſſi purs que le fond de mon cœur ; mais j'ai promis le ſecret....

Madame CAQUET, *ſoufflant la lampe, & s'aſſeyant.*

Et moi, je ne ſouffrirai pas que vous perdiez ces beaux yeux, en travaillant à la lumière. Il faut ménager ſa vue, nous n'avons rien de plus précieux. Aſſeyez-vous.

SUSANNE, *à part.*

Écoutons-la donc : c'eſt peut-être le ſeul moyen de m'en débarraſſer.

Madame CAQUET.

Vous ſouvenez-vous, ma voiſine, de notre dernière converſation ?

SUSANNE.

Oui, Madame; elle m'eſt encore préſente, & je n'en ai point perdu un ſeul mot.

Madame CAQUET.

Eh bien! moi, ma chère voiſine, j'ai fait des réflexions depuis, & tout bien examiné, je venais faire réparation à Monſieur le Doux, des ſoupçons que je m'étais permis ſur ſa conduite.

SUSANNE.

Je vous en remercie.

Madame CAQUET.

C'eſt un poids pour moi, mais un poids inſupportable de mal penſer de quelqu'un!

SUSANNE.

Je le crois.

Madame CAQUET.

D'après ce que vous m'avez dit, j'ai examiné de plus près votre mari, & j'ai reconnu combien ces bruits injurieux qu'on répandait contre lui, étaient faux & mal fondés.

SUSANNE.

Il eſt tant de gens qui ſe mêlent de ce qui ne les regarde pas, & qui ſe plaiſent à tout envenimer.

Madame CAQUET.

Ce ſont des monſtres dans la ſociété! Eh bien! ma voiſine, croiriez-vous qu'en vous quittant, j'en ai rencontré de ces gens mal-intentionnés, de ces médiſans, de ces mauvaiſes langues qui ont voulu me ſoutenir, me prouver même que votre

époux était un homme ſans mœurs, ſans conduite; &, tenez, à l'inſtant même, je viens, je vous en réponds, de le défendre vigoureuſement contre la Commère Bertrand, qui ſoutenait qu'il n'était pas rentré coucher chez lui; & que tandis que vous paſſiez la nuit à travailler, à pleurer, il était à faire la débauche avec un tas de mauvais ſujets, d'ivrognes, qui ſe raſſemblent, pour leurs orgies, dans un petit jardin du Fauxbourg, où ces beaux Meſſieurs, ſans s'embarraſſer de leurs ménages, ſans ſe ſoucier de leurs pauvres femmes, fument, boivent & jouent. Je l'ai rembarrée de la bonne manière, & je lui ai bien dit que le Doux n'était pas homme à aller dans de pareils endroits.

SUSANNE.

Il faut laiſſer parler les méchans, Madame, & les mépriſer.

Madame CAQUET.

Non, ma voiſine, non; il faut les confondre. il faut que les honnêtes gens ſe ſoutiennent les uns les autres; voilà comme je ſuis. C'eſt au point, ma voiſine, que je viens de gager un écu, contre cette Madame Bavardin, qui eſt bien la plus mauvaiſe langue du quartier, en préſence de Simonne & de la Commère Bonbec, qui a même reçu les enjeux; que le Doux était dans ce moment occupé à travailler, & qu'il avait paſſé la nuit à côté de vous, & je ſuis bien certaine d'avoir gagé à-coup-ſûr; n'eſt-il pas vrai, Suſanne?

SUSANNE.

Aſſurément, & s'il n'eſt pas encore à ſon

attelier, c'eſt que je l'ai forcé de ſe repoſer aujourd'hui un peu plus qu'à l'ordinaire; il était fatigué.....

Madame CAQUET.

Du grand travail qu'il a fait hier? Voilà ce qui s'appelle une bonne femme, bien intentionnée! Il faudrait que votre mari fût un monſtre, pour ne pas ſentir tout ce que vous valez.....

SUSANNE, *à part.*

Cette femme ſe plaît à déchirer mon cœur.

Madame CAQUET, *ſe levant.*

Je vais bien punir cette méchante Madame Bavardin, en lui gagnant ſon écu. J'aurais dû gager plus gros, n'eſt-il pas vrai, ma voiſine? En vérité, je vous félicite d'avoir un mari ſi rangé, ſi parfait!... Eh! ma voiſine, le voilà qui revient en bon état, & bien accompagné.

SCENE III.

LE DOUX, BÉCARRE, DU CISEAU Madame CAQUET, SUSANNE.

SUSANNE, *volant à ſon mari.*

EH! mon ami, c'eſt toi!...

LE DOUX, *la repouſſant avec brutalité.*

Laiſſez-moi.

SUSANNE.

N'es-tu pas incommodé? N'as-tu beſoin de rien?

LE DOUX.

Non.... Laiſſez-moi.... Retirez-vous.

SUSANNE.

Ne me reconnais-tu pas, le Doux? Je ſuis Suſanne, je ſuis ta femme.

LE DOUX.

Parbleu! je ſais bien qui vous êtes.

SUSANNE.

Voilà comme tu me traites?

LE DOUX.

Ne m'étourdiſſez pas. Vos doléances m'ennuyent, vos remontrances me fatiguent, & j'ai beſoin de repos. Pour vous, Monſieur du Ciſeau, vous devez être content de votre nuit, & vous m'avez appris à vous connaître.

DU CISEAU.

Vous avez tort de vous plaindre.

LE DOUX.

Vous m'avez appris à vous connaître, Monſieur; la leçon me coûte cher, mais elle n'eſt pas trop payée.

BÉCARRE.

Quand tu auras fait un petit ſomme....

LE DOUX.

Je me fais honte à moi-même... (*Il rentre dans ſa chambre, Suſanne ſe prépare à l'accompagner, il la repouſſe.*) Ne me ſuivez pas.

SCENE IV.

Madame CAQUET, SUSANNE, BÉCARRE, DU CISEAU.

Madame CAQUET.

VOTRE mari me paraît fort indiſpoſé, ma voiſine, & ſi vous voulez, je le garderai....

SUSANNE.

Eh! Madame, laiſſez-moi reſpirer, je vous en conjure. Allez, ſi vous voulez divulguer mes peines & mes malheurs; mais ne venez pas davantage jouir de mes larmes, & laiſſez-moi, du moins, les répandre en liberté.

Madame CAQUET.

Je ſuis fâchée, Madame, que vous preniez auſſi mal les marques d'intérêt & d'amitié qu'on vous donne, & dorénavant je garderai pour d'autres mes conſeils, puiſque vous les recevez ainſi.

SUSANNE.

Vous me ferez grand plaiſir, Madame.

Madame CAQUET.

Cela ſuffit. Reſtez à roucouler douloureuſement auprès d'un époux ſi tendre, ſi rangé; vous méritez bien ce qui vous arrive.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

SUSANNE, DU CISEAU, BÉCARRE.

SUSANNE.

QU'ATTENDEZ-VOUS donc, Messieurs? N'êtes-vous pas contens?

BÉCARRE.

Vous devez nous en vouloir un peu, belle Susanne; mais quand vous saurez....

DU CISEAU, *feignant d'être gris.*

Votre mari me boude; mais je veux faire ma paix avec vous, & vous expliquer....

SUSANNE.

N'avez-vous pas de honte de me ramener mon mari dans un pareil état?

BÉCARRE, *chantonne sur un air d'Opéra.*

Un tendre engagement, va plus loin qu'on ne pense.

SUSANNE.

Et vous osez vous dire ses amis?

DU CISEAU.

C'est un crâne, c'est un sot.

BÉCARRE.

Ça n'a pas plus de tête qu'une linotte. Je n'ai bu un coup ni plus ni moins que lui, & vous voyez que je suis frais. Mais dame aussi, je ne joue pas, moi; je ne perds pas mon argent, je

ne m'emporte pas, je ne me dispute pas : je bois un petit coup d'amitié ; mais lui, c'est un enragé.

SUSANNE.

Vous m'effrayez ! Il a joué, dites-vous, il a perdu : ce n'est rien ; mais il s'est disputé ?

BÉCARRE.

Et battu.

SUSANNE, *effrayée.*

Battu !

BÉCARRE.

J'étais là. Je les ai séparés ; je n'aurais pas souffert que deux amis.... Un verre de vin a tout raccommodé, & je vous réponds qu'ils n'ont plus de rancune : n'est-il pas vrai, du Ciseau ?

DU CISEAU.

Je lui pardonne de bon cœur.

SUSANNE.

Comment ! Monsieur, c'est contre vous ?

DU CISEAU.

Ce n'est pas ma faute. Votre mari a le vin joueur, on joue ; il est mauvais joueur, on se fâche ; il est brutal, on se défend. Tout est dans l'ordre.

SUSANNE.

Que je suis malheureuse !

DU CISEAU, *d'un ton naturel.*

Il est vrai ; je vous plains d'avoir un mari qui se dérange tous les jours, & je vous conseille, en bon ami, d'avoir assez de fermeté de séparer votre sort de celui d'un homme qui finira par vous ruiner.

SUSANNE *s'apperçoit que du Ciseau feint d'être gris, elle le regarde avec une surprise mêlée d'indignation.*

Vous me conseillez....

BÉCARRE.

Mauvais conseil que cela! Ne l'écoutez pas; c'est un sournois. Le Doux aime la petite goutte, eh bien! il faut en tirer vengeance, mais une vengeance plus douce, plus usitée: vous êtes charmante, je vous aime de tout mon cœur, & si vous voulez..... (*Il s'avance pour l'embrasser, Susanne le repousse fièrement, & comme il est réellement gris, il trébuche, & tombe à demi aux pieds de la Statue de Minerve.*)

SUSANNE.

Insolent!...

BÉCARRE.

On peut repousser les gens un peu plus doucement.

DU CISEAU.

Ah! ah! douce Susanne, vous oubliez votre caractère....

SUSANNE.

Et vous, votre rôle. Je vois toute l'horreur de la bassesse de votre cœur; mais vous n'êtes plus à craindre, vous êtes démasqué.

DU CISEAU, *reprenant le ton d'un homme gris.*

Ah! démasqué....

SUSANNE.

Vous ne m'abusez plus: votre ivresse est feinte. Bécarre est à plaindre; mais vous, vous êtes un

monstre, & c'est vous seul que j'accuse de la perte de mon mari.

DU CISEAU.

Moi, Madame? (*On entend du bruit, &c.*)

SUSANNE.

Ah! Ciel! mon mari serait-il blessé? (*Elle sort.*)

SCENE VI.

BÉCARRE, DU CISEAU.

DU CISEAU, *à part.*

TU m'as démasqué, mais trop tard : tous les coups sont portés ; le Doux ne s'en relevera pas, & je vais triompher. (*Regardant la Statue aux pieds de laquelle Bécarre est resté, & l'admirant.*) Qu'elle est belle!

BÉCARRE, *parlant de Susanne.*

Charmante.

DU CISEAU.

Des contours!

BÉCARRE.

Un embonpoint...

DU CISEAU.

Des formes!

BÉCARRE.

Une taille....

DU CISEAU.

Une fermeté!

BÉCARRE.

Je le crois....

DU CISEAU.

Quelle fierté !

BÉCARRE.

Un peu trop.

DU CISEAU.

Que de vigueur !

BÉCARRE.

Oh ! oui.

DU CISEAU.

Aujourd'hui elle eſt à moi.

BÉCARRE.

A toi ?

DU CISEAU.

Oui, Bécarre ; oui à moi. Je la lui ravis.

BÉCARRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

DU CISEAU.

J'en ſuis fou.

BÉCARRE.

Et moi auſſi.

DU CISEAU.

Eſt-ce que tu t'y connais ?

BÉCARRE.

Auſſi-bien que toi.

DU CISEAU.

Non, mon ami, non ; il n'y a qu'un Artiſte qui puiſſe apprécier au juſte tout ſon mérite.

BÉCARRE.

N'ai-je pas des yeux auſſi-bien que toi ?

DU CISEAU.

Tu ne devines pas mille beautés cachées ?

BÉCARRE.

Oh ! que si-fait.

DU CISEAU.

Ces coups hardis d'un ciseau sublime ?

BÉCARRE.

Qu'est-ce que tu dis donc ?

DU CISEAU.

De quoi parles-tu ?

BÉCARRE.

De Susanne.

DU CISEAU.

Il s'agit bien ici de Susanne !

BÉCARRE.

De qui donc ?

DU CISEAU.

De sa Minerve, ivrogne ! de ce morceau divin !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE D'ARTIPHILE.

LE COMTE.

POURRIEZ-VOUS me dire, Messieurs, si Monsieur le Doux est ici ?

BÉCARRE.

Certainement.

DU CISEAU.

Vous venez, peut-être, pour lui parler d'affaires ?

LE COMTE.

Oui.... d'une affaire très-importante.

DU CISEAU.

Pour de l'ouvrage ?

LE COMTE.

Oui, Monſieur, pour de l'ouvrage.

DU CISEAU.

Excuſez, Monſieur ; mais c'eſt que dans ce moment le Doux n'eſt guères en état de vous rendre aucune raiſon.

LE COMTE.

Comment cela ?

DU CISEAU.

Il a paſſé toute la nuit, dans une taverne, à faire la débauche ; il vient de rentrer ivre-mort, & ſa femme eſt allé le coucher.

BÉCARRE.

Pourquoi donc dire ça ?

DU CISEAU.

J'ai des raiſons.

BÉCARRE.

Dis de la rancune, & c'eſt vilain. Ne le croyez pas, Monſieur ; il eſt vrai que nous avons paſſé la nuit enſemble, mais je vous réponds que le Doux vient de rentrer auſſi ſain d'eſprit & de corps que moi.

LE COMTE, *à part.*

Ce qu'on me marque, n'eſt donc que trop véritable. (*Haut, regardant la Statue.*) Quel dommage que tant de talens ſoient perdus pour jamais !

DU CISEAU.

Vous examinez cette Statue?

LE COMTE.

Ce marbre respire. Quelle fierté!

DU CISEAU.

Et croyez-vous, Monsieur, que ces beautés appartiennent à le Doux?

LE DOUX.

Oui, Monsieur.

DU CISEAU.

A lui? Apprenez, Monsieur, qu'il les doit toutes à un Artiste de ses voisins, qui est son guide & son maître.

LE COMTE, *à part.*

C'est ce qu'on me marque.... (*Haut.*) Vous aimez la Scupture?

DU CISEAU.

J'en fais mon état.

LE COMTE.

Et vous croyez que le Doux....

DU CISEAU.

Homme perdu, Monsieur, talent éteint....

LE COMTE.

Il en annonçait cependant, & beaucoup.

DU CISEAU.

Fleur trop hâtive, qui ne donnera jamais de fruits.

LE COMTE.

Vous le jugez bien sévèrement.

BÉCARRE.

C'eſt qu'ils ſont brouillés. Ils ont paſſé la nuit à boire & à jouer. Ils ſe ſont diſputés, battus, & je les ai raccommodés, parce que j'avais conſervé ma raiſon, moi; mais il eſt rancuneux, lui!

DU CISEAU, *bas à Bécarre.*

Tais-toi donc?

BÉCARRE.

Pourquoi dis-tu du mal de mon ami?

DU CISEAU.

J'ai mes raiſons pour parler ainſi.

BÉCARRE.

Tu as tes raiſons?

DU CISEAU.

Oui; & ſi tu veux venir juſques chez moi boire un verre de liqueur, je te les expliquerai.

BÉCARRE.

Ceci change la thèſe. Je veux les ſavoir, moi, ces raiſons.

DU CISEAU.

Eh bien! donne-moi le bras. (*Au Comte.*) Votre très-humble ſerviteur, Monſieur. (*Ils ſortent.*)

SCENE VIII.

LE COMTE D'ARTIPHILE, *ſeul.*

CET homme eſt plus que méchant, c'eſt un envieux. Ah! pourquoi les talens, au lieu d'exciter dans le cœur des Artiſtes une noble émulation, une généreuſe rivalité, n'y font-ils naître qu'une baſſe

&

& lâche jalousie? Un succès dans tous les genres, est le tocsin qui réveille la haîne, ameute la médiocrité, effraye le demi-talent. Malheur à celui, qui, jeune encore, se couronne d'un laurier! Il peut dès-lors compter autant d'ennemis qu'il a de rivaux; tous chercheront à l'écraser; & si la dent de l'Envie se brise contre son ouvrage, on attaquera son cœur, on dénigrera ses mœurs, on fouillera son berceau, & son nom même prêtera une arme nouvelle à la plate malignité.

SCENE IX.

LE COMTE, SUSANNE.

SUSANNE, *à part.*

AH! Ciel! c'est le Comte d'Artiphile lui-même! (*Haut.*) Pardon, Monsieur le Comte, j'ignorais que vous fussiez ici. Y a-t-il long-tems?

LE COMTE.

Non, Madame. Quels sont ces deux hommes que je viens d'y trouver?

SUSANNE.

Ce sont deux amis de mon mari.

LE COMTE.

Deux amis de votre mari?

SUSANNE.

Oui, Monsieur. L'un est Musicien, qui n'est pas sans talent, mais qui a le malheureux défaut de boire un peu.

LE COMTE.

Je m'en ſuis bien apperçu; mais quel eſt l'autre?

SUSANNE.

C'eſt Monſieur du Ciſeau, un confrère de mon mari, & qui demeure ici près.

LE COMTE.

Monſieur du Ciſeau! Et c'eſt, dites-vous, l'ami de votre mari?

SUSANNE.

Son ami intime.

LE COMTE.

Le lâche!... Revenons à le Doux. Vous ſavez, Madame, la manière dont je me ſuis comporté vis-à-vis de lui?

SUSANNE.

Ah! Monſieur le Comte, après avoir élevé ſa jeuneſſe, après avoir été ſon bienfaiteur, voudriez-vous le perdre?

LE COMTE.

Il m'y force, Madame; il y a plus d'un an que cet ouvrage devrait être fini. Je lui en ai fourni le marbre, je lui ai avancé plus de cent louis au-delà du prix convenu; je ne lui demande pas d'argent, mais je veux, au moins, ſon ouvrage, je le veux tel qu'il eſt.

LE COMTE.

Vous voulez donc notre ruine? Je ſais juſqu'à quel point vous avez pouſſé vos bontés, & combien mon mari paraît avoir de torts vis-à-vis de vous; mais ces torts, j'en ſuis peut-être la première cauſe.

LE COMTE.

Vous, Madame!

SUSANNE, *lui montrant la Barcelonette de son fils.*

Oui, moi, Monſieur. C'eſt vous qui nous avez mariés; vous voyez le premier fruit de vos bienfaits & de l'amour de le Doux: peut-être ma tendreſſe l'a-t-elle trop de fois détourné de ſon ouvrage. Il eſt bien difficile de ſe livrer à tout ſon génie, quand le cœur parle ſi haut. Je ſuis donc ſeule coupable; mais mon crime fut de trop aimer l'époux que vous m'aviez donné. Le punirez-vous de ma faute?

LE COMTE.

J'admire avez quelle adreſſe vous défendez votre époux; mais plus vous employez d'art pour le diſculper, plus il eſt coupable à mes yeux.

SUSANNE.

Lui, coupable!

LE COMTE.

Oui, puiſqu'il ne vous rend pas heureuſe.

SUSANNE

Le Doux ne me rend pas heureuſe! Eh! que manque-t-il à mon bonheur? Mon mari m'aime, m'adore, a pour moi les complaiſances d'un amant.

LE COMTE.

Vous me trompez, Madame; le Doux vous néglige, vous maltraite même.

SUSANNE.

Qui peut vous avoir fait de tels rapports?

LE COMTE, *lui donnant une lettre.*

Tenez, Madame, voyez ce qu'on m'écrit.

SUSANNE.

C'est l'écriture de Monsieur du Ciseau.

LE COMTE.

De l'ami de votre mari?

SUSANNE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Et en êtes-vous bien certaine?

SUSANNE.

On ne peut davantage. Je vous montrerai vingt de ses lettres.

LE COMTE.

Lisez donc.

SUSANNE, *lit.*

« Monsieur le Comte, je me crois, en hon-
» neur, obligé de vous donner un avis qui coûte
» beaucoup à mon cœur; mais je ne puis laisser
» indignement tromper un homme aussi généreux
» que vous, & dont la protection est si précieuse
» à tous les Artistes. Vous avez confié un ouvrage
» très-conséquent à un jeune homme, nommé le
» Doux, qui, à la vérité, annonçait quelque talent;
» mais qui, depuis quelque tems, est absolument
» dérangé, maltraite sa femme, & passe sa vie
» dans une taverne, adonné au jeu, à la boisson;
» il n'a plus ce ciseau ferme & hardi qui a dégrossi
» votre marbre, & je vous préviens qu'il est hors
» d'état de l'achever.

» Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de le

» confier à des mains plus fûres. Il eſt beaucoup » d'Artiſtes qui méritent votre confiance ; il en eſt » un ſur-tout, qui, ami, dit-on, & voiſin de le » Doux, a ſeul échauffé ſon imagination, & con» duit ſa main. J'ignore ſon nom ; l'avis que je » vous donne en eſt d'autant plus ſincère, ainſi » que le profond reſpect, avec lequel j'ai l'hon» neur d'être, quoique je ne me nomme pas ; » Monſieur le Comte, votre, &c ».

Le monſtre !

LE COMTE.

Eh bien ! Madame ?

SUSANNE.

L'envie ſeule, Monſieur, l'envie la plus baſſe a pu dicter une pareille lettre. Jugez quel eſt cet homme, qui n'oſe ſe nommer ?

LE COMTE.

J'avoue qu'un pareil écrit ne peut venir que d'une main mépriſable ; mais eſt-ce donc la première fois que la vérité parvient juſqu'à nous par un organe impur ?

SUSANNE.

Eh bien ! je me ſens le courage de vous le dire ; moi, cette vérité ſi cruelle, & vous m'en croirez, Monſieur le Comte. Il eſt vrai, le Doux eſt changé ; mais ce n'eſt pas un monſtre, ce n'eſt pas non plus un homme ſans talent. C'eſt un jeune Artiſte faible, qui, depuis quelque tems, entraîné par des amis dangereux, a négligé ſon ouvrage ; mais ſans rien perdre de ſon génie. Ce Monſieur du Ciſeau, ce lâche qui vous écrit, vient tous les

jours l'arracher de ſon Attelier, pour le conduire dans un jardin, où s'aſſemblent des gens déſœuvrés, mais honnêtes. Voilà les ſeuls torts de le Doux. Trop de facilité, un peu de pareſſe, un peu de négligence; mais ce n'eſt qu'un léger nuage qui peut bientôt ſe diſſiper. Ma tendreſſe, vos conſeils, vos bontés, ſi vous daignez les lui conſerver, la vue de cet enfant qui lui doit le jour, auquel il doit le bonheur, tout va ranimer dans ſon âme les premiers élans du génie. Mon époux a toujours le cœur excellent. Songez qu'en le perdant, vous perdrez ſa femme & cette innocente créature. Non, vous n'en aurez pas la fermeté cruelle.

SCENE X & dernière.

LES PRÉCÉDENS, LE DOUX.

SUSANNE, *voyant deſcendre ſon mari, vole à lui, & le préſente au Comte.*

VIENS, mon ami, viens tomber avec moi aux pieds d'un homme ſenſible, qui ne réſiſtera pas à nos larmes.

LE DOUX.

Pardon, Monſieur le Comte, ſi je parais en cet état devant vous; une indiſpoſition ſubite, un mal-aiſe....

LE COMTE.

Avouez, mon ami, qu'il en coûte cruellement à un homme honnête pour mentir. Epargnez-vous cette peine.

LE DOUX.

Quoi ! Sufanne ?...

SUSANNE.

Peux-tu foupçonner, le Doux ?....

LE COMTE.

Ne-faites point de reproches à votre femme. Il eft bien rare d'en trouver une pareille : loin de vous accufer, elle a tout employé pour vous juftifier, & fa tendreffe pour vous, m'a plus appaifé que fes raifons. C'eft un Ange, mon ami, c'eft un Ange tutélaire qui veille fur vous & fur votre maifon. Voyez tout ce que vous lui devez, puifque je vous conferve encore mes bontés, mon eftime & ma protection, malgré cette lettre affreufe que m'écrivait contre vous votre ami du Cifeau. Reconnaiffez-vous fon écriture ?

LE DOUX.

Oui, Monfieur le Comte.

LE COMTE.

Gardez-la.

LE DOUX.

Qui donc a pu l'armer contre moi ?

LE COMTE.

Vos fuccès ; & voilà l'ami pour lequel vous abandonniez cette femme refpectable, cette créature intéreffante, à laquelle vous devez un père.

LE DOUX, *faifant un mouvement pour fe jetter aux pieds du Comte.*

Ah ! Monfieur, permettez....

LE COMTE, *lui tendant la main.*

Ce n'eſt pas à mes pieds que vous devez tomber, le Doux ; c'eſt à ceux de cette adorable femme.

SUSANNE, *l'embraſſant.*

Oh ! mon ami !

LE DOUX, *à ſa femme.*

Ma Suſanne.... j'abjure à tes pieds ce malheureux goût, qui allait, peut être, me faire oublier que j'étais époux & père.

LE COMTE.

Voyez, le Doux, voyez à quoi tiennent les talens, les mœurs, le bonheur même. Voyez, ſur-tout, combien un faux ami eſt à craindre, & redoutez toujours les liaiſons dangereuſes.

FIN.

Lu & approuvé. A Paris, ce 27 Février 1784.
SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 28 Février 1784. *LE NOIR.*